



SAINTE-ANNE DES PLAINES. — LA GARE

cet orgueilleux : " L'affront fait devant tous ne sera racheté que par l'humiliation devant tous." Qu'il vienne, nous l'attendons.

Mais Yves se révoltait. Lui, dans sa haute situation, se résoudre à cette démarche ridicule, devant une poignée de villageois goguenards ! Et, bien que son cœur saignât, tout bas, il s'obstinait, écrivant sans relâche ces lettres qui lui revenaient fermées, invariablement.

Un jour, pourtant, il reçut des nouvelles du pays. Son père était mort subitement. Et comme il avait témoigné sa volonté formelle de ne pas être accompagné à sa dernière demeure par son fils, le curé se contentait de faire part de l'événement, qui remontait à quelques jours.

Depuis, les années passèrent, lourdes, sur la tête d'Yves Kergall, le grand artiste. Ceux qui le connaissaient le mieux ne lui entendaient jamais parler de son enfance ni de son pays. Il s'était marié, avait perdu très tôt sa femme, et il lui restait un fils. Arrivé au faite de la fortune et de la réputation, il paraissait, aux yeux de tous, parfaitement heureux. Et cependant il avait, au plus intime de son être, une de ses brisures que le monde ignore, qu'on cherche à se cacher à soi-même tant que vous soutiennent la jeunesse et la vie active, mais qui grandissent avec les cheveux blancs et les nerfs détendus, et deviennent obsession aux heures moroses de la vieillesse.

Son fils Paul était toute sa vie ; il en avait fait un enfant gâté, généreux et bon, avec parfois, les bouillants emportements de son père. Malheureusement, quelques fréquentations douteuses jetèrent dans la mauvaise voie ce jeune homme de vingt ans.

Un lendemain de Grand-Prix, poussé à bout par des créanciers, et ayant perdu sur un cheval tout ce qui lui restait, il lui fallut avouer à son père de gros emprunts usuraires.

Il s'attendait certes à des reproches ; mais cette fois Yves fut d'une sévérité à laquelle il n'avait pas habitué son fils, et celui-ci se cabra sous la semonce. Comme autrefois sur la route de Fouesnant, un père et son fils en vinrent aux paroles irréparables.

— Vieux fou ! s'écria Paul.

Yves se leva pour châtier l'insolent ou pour lui montrer la porte. Mais il s'arrêta. Un douloureux souvenir fit rouler une larme dans ses yeux, et en coupable plutôt qu'en justicier, il dit à son fils, d'une voix sourde :

— Apprête-toi à partir avec moi. Nous prenons le train dans une heure.

C'était de nouveau la Fête-Dieu, et quoique les traditions se fussent un peu affaiblies, en quarante ans, on voyait encore les jeunes gens danser là-bas, sur la

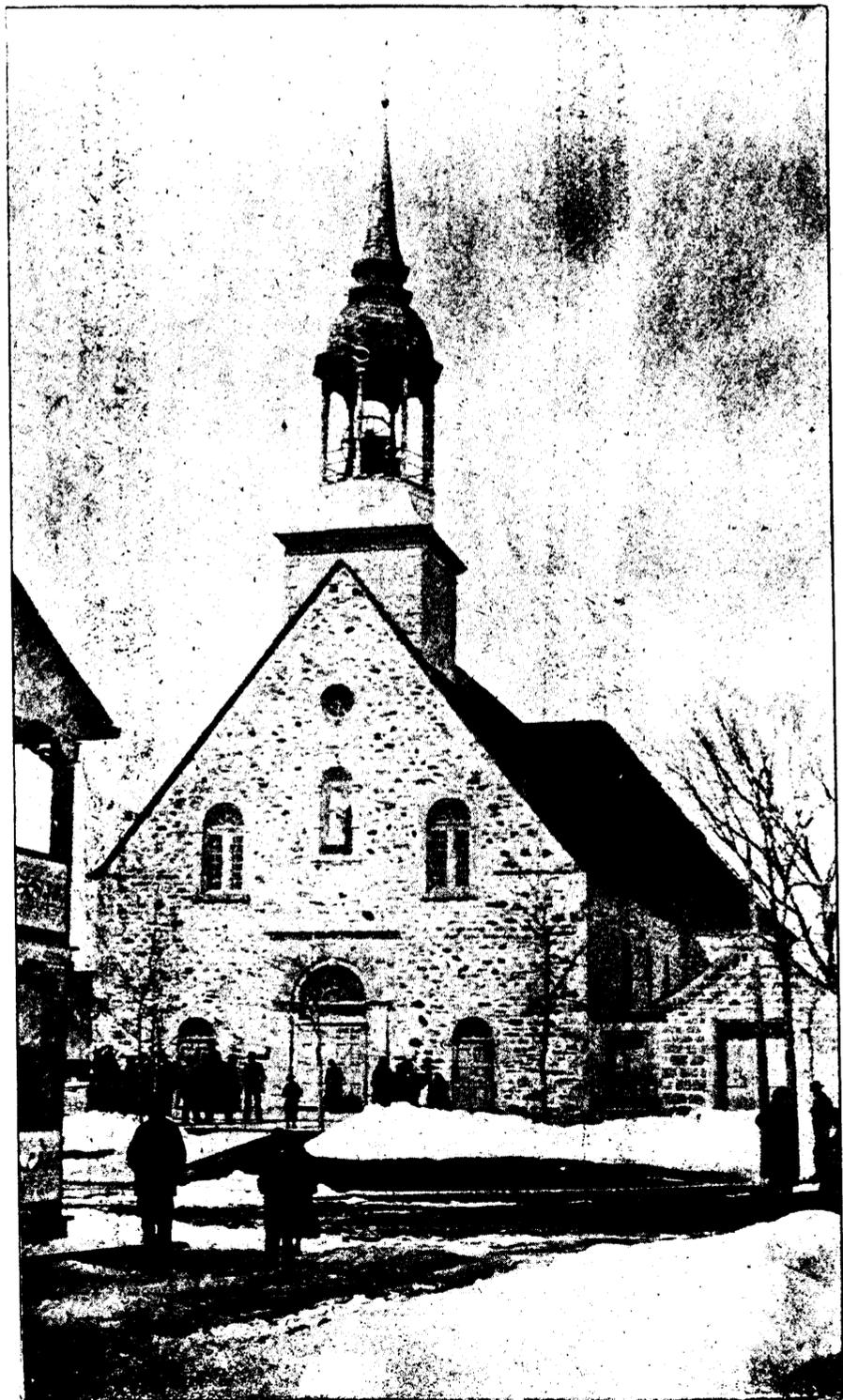
baie de la Forêt, devant la mer encadrée d'arbres verts. Un vieillard et un tout jeune homme, venus de Concarneau dans une belle voiture, s'étaient arrêtés devant la lande, au déclin du jour ; ils avaient regardé quelque temps, en silence, les groupes de danseurs, et on avait même observé que le plus âgé scrutait quelques visages, parmi les vieux paysans, comme pour y mettre un nom. Puis, quand les villageois respirèrent la route de Fouesnant, la voiture mystérieuse marcha lentement au milieu d'eux.

Peu après, on passait devant le cimetière, qui dévalait vers la mer en suivant la pente du coteau semé d'arbres tordus par le vent. Les voyageurs firent arrêter devant la porte et entrèrent, avec quelques curieux que leurs allures intriguaient.

Le vieillard chercha longtemps parmi les tombes avant d'arriver à celle où Alain Kergall, de la ferme de Plouaré, reposait au sein de cette terre qu'il avait tant aimée ; là il se découvrit et s'agenouilla en courbant la tête. Puis quand il se fut ainsi recueilli quelques instants devant ce mort sur qui personne n'avait prié depuis longtemps, il se releva et, se tournant vers ceux qui l'avaient suivi, il dit d'une voix émue :

— Je suis Yves Kergall, et je suis des vôtres, étant né à Plouaré. Mon fils, et vous tous, mes amis, sachez que je viens de demander pardon à mon père.

GASTON CERFBERR.



SAINTE-ANNE DES PLAINES. — L'ÉGLISE